

Entrevues parallèles avec Normand Baillargeon et Yves Gingras, mai 2023

Après avoir quitté prématurément l'UQAM, où il fut professeur en sciences de l'éducation de 1989 à 2015, le philosophe et essayiste Normand Baillargeon s'est tourné vers l'écriture avec un entrain renouvelé et une vivacité peu commune. Auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels on trouve *L'ordre moins le pouvoir. Histoire et actualité de l'anarchisme (2001)*, *Petit cours d'autodéfense intellectuelle (2005)* et *Enseigner au Québec (2016)*, on peut le lire chaque samedi dans *Le Devoir*, où il tient une chronique sur les questions liées à l'éducation.

Titulaire d'une maîtrise en physique de l'Université Laval et d'un doctorat en histoire et sociopolitique des sciences de l'Université de Montréal, Yves Gingras est professeur au département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal depuis 1986. Chercheur prolifique, il compte à son actif près d'une dizaine de monographies et plusieurs centaines d'articles savants. Il est aussi un communicateur reconnu que le public a le plaisir d'entendre régulièrement sur les ondes d'Ici Première.

À l'occasion de la parution des essais *Un philosophe à l'école* et *Pour l'avancement des sciences*, je me suis entretenu séparément avec leur auteur respectif, Normand Baillargeon et Yves Gingras, sur des sujets pour lesquels ces deux penseurs ont exprimé une sensibilité commune.

Frédéric Morneau-Guérin : Malgré de nombreuses initiatives par des organisations comme l'ACFAS ou des organismes subventionnaires comme les Fonds de Recherches du Québec pour faire rayonner le français dans tous les domaines du savoir, force est de constater que les choses se présentent plutôt mal. À titre d'exemple, le chercheur indépendant, chroniqueur et essayiste Frédéric Lacroix faisait récemment ressortir que la majorité des thèses de doctorat et des mémoires de maîtrises déposées au Québec en 2022 ont été rédigés en anglais. Tout en multipliant les initiatives visant à favoriser les publications scientifiques en français, le scientifique en chef du Québec concède lui-même à demi-mot dans un récent entrevue sur les ondes de QUB radio que l'anglais est désormais la lingua franca de la recherche scientifique et que ce n'est pas demain la veille que nos meilleurs scientifiques cesseront de soumettre leurs articles pointus dans les revues savantes anglophones dans l'espoir d'assurer une visibilité mondiale aux résultats issus de leurs recherches de haut niveau.

Faut-il s'en inquiéter de l'apparent déclin du français dans les sciences? Notre langue officielle est-elle condamnée à n'être, en sciences, qu'un vecteur de vulgarisation auprès du grand public? Dès lors que nos plus éminents scientifiques brillent à l'international et qu'une relève semble se préparer, vaut-il toujours la peine de promouvoir les publications scientifiques en français?

Normand Baillargeon : Je pense qu'on devrait, pour bien comprendre cet enjeu et pour agir comme il convient à son sujet, examiner ce phénomène à travers quatre lunettes permettant de mieux le cerner et contextualiser.

La première lunette nous ferait voir et comprendre ce qui se joue à l'échelle planétaire, à savoir, depuis longtemps, une présence de plus en plus grande et même hégémonique de l'anglais, en science certes, mais aussi plus généralement dans le vaste univers de la culture. Ce phénomène est

Yves Gingras : Il est curieux de voir réapparaître dans le discours politico-médiatique québécois la question du « déclin » français dans les sciences. En effet, cette question a largement été discutée au début des années 1980 et j'en avais proposé une analyse sociologique en 1984 dans un article intitulé « La valeur d'une langue dans un champ scientifique » paru dans la revue québécoise *Recherches sociographiques*. Comme je l'expliquais alors, il faut distinguer plusieurs niveaux d'activités et aller au-delà de la formulation vague et confuse du « français

depuis quelques décennies fortement accentué par les effets des médias sociaux.

La deuxième lunette nous montrerait comment tout cela se traduit dans le contexte particulier du Canada. On y verrait un français en tragique déclin, en général et dans l'ensemble de la culture, mais aussi bien entendu en science.

La troisième lunette nous montrerait ce que ces phénomènes signifient au Québec, dans une société francophone survivant tant bien que mal dans un pays s'anglicisant fortement, lui-même voisin de l'épicentre de l'hégémonie culturelle de la langue anglaise observée à travers la première lunette. Comment y réagit-on, en général mais aussi en science?

Pour mieux y voir clair, on utiliserait la quatrième lunette, qui nous ferait voir ce qu'il en est de la science et de langue à travers laquelle on la transmet à l'échelle planétaire, au Canada et au Québec.

Je soumets que de ces observations, un observateur impartial conclurait que la situation du français au Québec est grave, que la langue est menacée, et que bien entendu elle l'est aussi en science; que nous n'avons, sur un grand nombre de facteurs qui produisent cette situation, que peu, voire pas du tout, de prise, et ce non seulement au niveau international, mais aussi, il faudrait se fermer volontairement les yeux pour ne pas le voir, au niveau canadien.

Les leviers dont nous sommes encore relativement maîtres et qui sont susceptibles d'agir dans ce dossier avec une certaine quoique modeste efficacité sont politiques et ne se mettent en œuvre que si des décisions politiques sont prises en ce sens.

Lesquelles?

Partons de la base, de l'école.

Nous devons pour commencer enseigner aux enfants à lire selon les meilleures méthodes, celles qui ont fait leurs preuves. On en le fait pas, c'est dramatique et qui sait combien d'adultes sont ainsi privés d'un plein accès à leur culture.

D'autant que savoir lire n'est que le début : nous devrions aussi transmettre, encore une fois par décision politique forte, la culture commune que nous jugeons nécessaire de connaître pour s'inscrire et agir ici pleinement

dans les sciences ». Le premier niveau est d'abord le champ scientifique proprement dit qui est le lieu de circulation et de validation collective des connaissances. Cet espace est par principe international et sujet à des normes qui guident le processus de validation des connaissances. Ce qu'on appelait au 17^e siècle la « République des lettres » tend à mettre en place pour des raisons fonctionnelles une lingua franca. Comme cela est bien connu, cette langue était le latin pour les savants tout au long du 17^e siècle, même si une tendance à écrire dans les langues nationales émerge aussi à cette époque. Pensons à René Descartes qui publie son *Discours de la méthode* en français en 1637, mais ses *Principes de philosophie*, parus en 1644, sont en latin. Enfin, pensons à Isaac Newton qui publie son grand ouvrage de physique en latin en 1687; une version anglaise n'est parue qu'en 1728!

À cette époque ne pas publier en latin était même considéré comme une faute car cela limitait la circulation des connaissances. Ainsi, en 1635, Giovanni Pieroni, un ami de Galilée lui reproche d'avoir publié plusieurs de ses ouvrages en italien dont son fameux *Dialogue sur les deux principaux systèmes du monde*. Il lui dit : « Si vos œuvres avaient été traduites en latin, elles seraient très nombreuses dans toute l'Europe, mais j'ai trouvé peu de personnes qui possèdent vos œuvres car ils ne comprennent pas l'italien. Si les Dialogues étaient en latin, je pense qu'ils auraient déjà été réimprimés en France, en Flandre et en Allemagne à plusieurs endroits, car les curieux sont nombreux, très nombreux ». Condamné par l'Église de Rome en 1633, son Dialogue sera finalement traduit en latin en 1635 sous le titre *Systema Cosmicum*. Un autre ami de Galilée, le suisse Élie Diodati, qui a d'ailleurs contribué à cette publication latine du *Dialogue* écrivait pour sa part en 1630 à un ami allemand pour critiquer le choix de son frère de publier dans cette langue : « il se fait grand tort et aux amateurs de ces belles sciences, s'il compose son œuvre géographique en cette langue ; de tels travaux requièrent une langue universelle telle que le latin, autrement ils sont rencoignés dans un angle du monde, ce qui est une injustice inexcusable ». Pour des raisons complexes sur lesquelles je ne peux m'étendre ici, cette lingua franca est devenue l'anglais après la Seconde Guerre mondiale. En somme, parler

comme citoyen. Faire connaître, et espérons-le, aimer, les écrivains, les poètes, les chanteuses et chanteurs mais aussi les scientifiques d'ici est un devoir envers les jeunes générations. Je vois notamment dans tout cela le développement d'une familiarité avec la langue française du Québec, la culture qu'elle porte, les nuances qu'elle permet de faire à l'oral comme à l'écrit, les plaisirs qu'elle procure, tout cela étant des conditions pour l'utiliser dans tous les aspects de la culture, y compris en science.

Toujours sur le terrain de l'éducation, je pense qu'il est nécessaire, au niveau local où par la mise en œuvre de décisions politiques nous pouvons encore avoir un certain effet dans ces dossiers, de rendre obligatoire la fréquentation des cégeps en français pour les personnes pour qui la fréquentation en français des écoles primaires et secondaires est obligatoire.

Enfin, toujours sur ce plan, on devrait sérieusement examiner ce qui rend possible les croissantes inégalités qu'on observe chez nous entre les universités anglophones et les universités francophones et mettre en œuvre ce qu'on peut faire pour favoriser le développement des deuxièmes.

S'agissant plus spécifiquement de la production et de la diffusion de la science, je rêve sans doute, mais je pense que ce que je viens de souhaiter pourrait un peu contribuer à rendre plus répandue une volonté de faire de la science en français et de diffuser ses résultats dans cette langue

Mais la première lunette tempère mon enthousiasme, qui est encore plus mal en point quand je regarde à travers la deuxième lunette et constate comment se décline, selon la langue, la subvention de la recherche.

Quand je cherche des raisons d'augmenter un peu mon optimisme, je reviens à ma quatrième lunette.

La science est infiniment précieuse pour un grand nombre de raisons, et crucialement pour les résultats qu'elle génère et qui accroissent nos connaissances comme aucune autre méthode n'a permis de le faire, lesquelles permettent d'agir sur le monde, cette fois encore plus efficacement et cela, quand on le souhaite, pour le bénéfice de tous.

Pour y parvenir, il faut que l'on déploie ce que les Anciens appelaient des vertus. Dans

d'un « apparent déclin » récent du français n'a pas de sens si on parle des publications dans le champ scientifique, car dans les sciences physiques et biomédicales c'est la langue dominante partout au moins depuis les années 1980. Par contre, c'est beaucoup moins le cas dans les sciences sociales car ces domaines sont plus locaux par leurs objets et liés aux sociétés étudiées : comme je le répète toujours, s'il n'y a pas d'électrons ou de galaxies québécoises, il y a bel et bien une société québécoise et il existe donc des revues nationales de sciences sociales dans la plupart de pays et leurs articles sont surtout rédigés dans la langue nationale. En conséquence, vouloir inciter les chercheurs à se limiter à la langue nationale dans les champs scientifiques dont la *lingua franca* est l'anglais ne peut mener qu'à leur invisibilisation, ce qui est contraire à l'objectif cherché, à savoir maximiser la visibilité des connaissances produites par les chercheurs québécois. À ce propos, Marie-Victorin l'avait aussi compris en 1930 quand il écrivait que dans la plupart des domaines « nos objectifs sont communs avec nos collègues des universités des États-Unis, notre bibliographie doit être surtout américaine et de langue anglaise. Cela peut être désagréable à admettre pour ceux surtout que la nature de leurs activités renferme dans le petit milieu canadien français. Mais c'est un fait indiscutable et dont nous devons forcément nous accommoder ».

Si le champ *scientifique* international tend à utiliser une *lingua franca*, cela ne signifie pas que le champ *universitaire* et la vie de laboratoire obéissent à la même logique. Parler de « français dans les sciences » doit ici signifier que dans les universités francophones, les cours, séminaires, la vie de laboratoire et la rédaction des mémoires et thèses devraient être en français. À ce niveau spécifique, cela signifie qu'au-delà des grands discours, les dirigeants de ces institutions doivent prendre des mesures concrètes pour que le français soit bel et bien la langue commune. Cela est cependant rendu difficile par des effets pervers qui indirectement encouragent la croissance de l'anglais. Ainsi la possibilité de faire des thèses par articles ne fait qu'accentuer l'usage de l'anglais car alors on importe dans le champ universitaire une pratique du champ scientifique. De même, la rhétorique de la « compétition

Icarus; or, The Future of Science (1924), Bertrand Russell en énumérait quelques-unes particulièrement importantes dans le passage suivant : « écouter toutes les parties, essayer de vérifier tous les faits pertinents, contrôler nos propres opinions en discutant avec des personnes qui ont des opinions opposées, cultiver une volonté d'écartier toute hypothèse qui s'est révélée inadéquate. »

Je pense qu'il est indéniable que la science, ses méthodes, ses vertus et tout ce qui en fait l'excellence, que tout cela est en ce moment, par certains facteurs que je tiens pour graves, mis à mal, en certains cas sérieusement.

Je ne peux entrer ici dans les détails que cet argumentaire demande et devrai me borner à une simple énumération. Mais celle-ci devrait, je pense, faire consensus parmi les gens que ces questions intéressent.

Le financement privé et par définition intéressé de la recherche scientifique, y compris à l'université, ce qui s'ensuit sur les décisions de diffuser (ou non) de ses résultats et le recul d'une certaine mais indispensable recherche fondamentale menacent la recherche désintéressée de la vérité qui est au cœur de la science.

L'apparition des revues prédatrices et de qu'on appelle en anglais les *paper mills*, les usines à articles, de même que les cas de plagiat qui semblent se multiplier ont un effet semblable, effets que des outils comme CHATgpt risquent d'augmenter.

Enfin, la soumission de plus en plus répandue, y compris dans les sciences naturelles et à l'université, d'un certain discours en ce moment à la mode (appelons-le EDI, woke, peu importe...) a sur bien des plans les mêmes déplorables effets, et avec eux la censure et l'auto-censure,

Ce que tout cela m'inspire, c'est un idéal de défense de l'excellence en science et en recherche que pourrait incarner la recherche faite et publiée en français. Je soumetts que bien des chercheurs et chercheuses qui déplorent ce que je viens trop sommairement de décrire pourraient trouver cet exemple inspirant et avoir envie de se joindre aux résistants.

FMG : La révolution scientifique ayant eu cours au 16e et 17e siècles a amorcé un projet systématique de quantification et de mesure qui s'est poursuivi, voire accéléré, au siècle des Lumières. L'idéologie des Lumières peut se résumer, certes imparfaitement, en quelques

internationale » pour attirer dans les universités francophones les « meilleurs » chercheurs mène souvent à l'embauche de non francophones qui demandent alors à donner leurs séminaires en anglais. Il en va de même de la course aux étudiants internationaux qui rapportent plus d'argent aux universités en frais de scolarité que les étudiants québécois... Sur ce plan les universités anglophones profitent d'une « rente linguistique » évidente car les États-Unis sont à nos frontières. Pour leur faire compétition, les universités francophones, surtout les écoles de gestion, se sont mises aussi à offrir des cours en anglais...

À cela s'ajoute le problème de l'évaluation des demandes de subvention de recherche des organismes canadiens et québécois. Il a été en effet démontré une forte tendance de la part des chercheurs francophones à rédiger ces demandes en anglais pour augmenter les chances d'obtenir une subvention. Au Canada cela est évident car hors Québec peu de chercheurs lisent le français. Au Québec, la langue officielle étant le français, si les dirigeants qui insistent de façon vague sur l'importance du français en science étaient vraiment sérieux, ils devraient simplement imposer que les demandes de subvention soumises au FRQ soient rédigées en français. Bien sûr une conséquence de cela serait de restreindre le bassin des évaluateurs! En somme, il faut être clair et choisir ses priorités

Un dernier niveau est celui de la communication et vulgarisation scientifique qui doit évidemment se faire en français via les différents média comme c'est d'ailleurs le cas au Québec avec *Québec Science*, *Les années lumière* et *Découverte* à Radio-Canada, etc.

En somme, je pense qu'on peut concilier la vie nationale en français au Québec et la recherche scientifique internationale en gardant à l'esprit ces différents niveaux d'action. Les confondre ne pourra que mener à des actions n'ayant aucune efficacité réelle ou pis encore générer des effets pervers.

grands principes : (1) la confiance à la raison; (2) la souscription au principe de libre examen de toute donnée et de remise en cause de toute hypothèse; (3) le rejet de toute forme de transcendance et l'adhésion à la conception selon laquelle tout événement peut être expliqué par des causes ou des principes naturels; (4) l'adoption de l'approche scientifique pour l'étude de la société et de la nature; (5) la croyance que les vérités scientifiques, qu'elles soient totales ou partielles, sont censées être universelles et non pas liées à une culture particulière.

Vers la fin du 18e siècle, un puissant mouvement culturel – le romantisme – est né en réaction contre la philosophie et le système de valeurs du siècle des Lumières. Intuitionnistes, idéalistes, anti-empiristes, les philosophes romantiques se sont révoltés contre la quantification et la mesure, opposant la qualité à la quantité et le sentiment à la raison. Parmi les traits typiques du romantisme, on retrouve : (1) une méfiance à l'égard de la raison qui se traduit, en particulier, par un manque de confiance dans la science; (2) le subjectivisme, soit la doctrine selon laquelle toute connaissance est relative à un sujet pensant et dépend de la manière dont les choses extérieures l'affectent; (3) le relativisme, soit la négation de l'existence de vérités universelles et objectives.

Vous suggérez, dans vos écrits ou vos prises de paroles publiques, que l'on traverse présentement une période néo-romantique. D'où vous vient cette impression que la raison est mise à mal? Voyez-vous, dans notre époque, des signes que l'on exalte les savoirs traditionnels ou ancestraux aux dépens du savoir scientifique?

NB : Je pense que nous traversons depuis longtemps déjà (depuis plusieurs décennies, en fait...) une zone de forte turbulence dans une partie du monde des idées et que celle-ci a, depuis une dizaine d'années environ, eu de réels impacts sociaux et politiques. C'est que certaines des positions avancées dans cette part du monde des idées, et que, je tiens à le dire je combats depuis toujours, y ont fait des gains considérables et se répandent désormais un peu partout, et notamment au sein de certaines institutions dominantes. Parmi elles, outre l'université et le monde de l'éducation, ceux de la recherche, des sciences, non seulement sociales mais aussi, de plus en plus, naturelles, qu'on aurait pu croire à l'abri, celui des organismes subventionnaires et certains médias.

Pour aller à l'essentiel, mais trop rapidement pour pouvoir justifier plus en profondeur mon propos et en donnant à ce que je dénonce la forme la plus extrême qu'elle prend parfois, je pense que ce qui se passe constitue une grave mise en question de certains des plus importants idéaux légués par le Siècle des Lumières, des idéaux que nous avons souvent tenté de suivre, même si ce fut imparfaitement, et qui ont été cruciaux pour nombre d'avancées majeures depuis deux siècles. Ces idéaux sont aujourd'hui parfois abandonnés et le sont par une part des progressistes qui les avaient adoptés et défendus, ce qui crée ces fractures au sein de la gauche que nous sommes de plus en plus nombreux à déplorer.

Le facteur à mon avis le plus important ayant causé cela est l'émergence et le déploiement de ce que je me contera ici de désigner comme un paradigme : le postmodernisme. Ses effets ont sans doute été accentués d'une part par le fait que ces idées percolent dans la société, comme je l'ai dit plus haut, d'autre part par les effets polarisants des réseaux sociaux.

YG : L'idée que nous vivons depuis une dizaine d'années une phase néo-romantique m'est suggérée par de nombreux indices. Il y a pléthore d'ouvrages qui font l'éloge de la nature, de discours anthropomorphiques sur « gaïa » qui « se venge », ou encore qui portent sur la communication avec les plantes ou encore « l'antispécisme » qui prétend que toutes les espèces ont la même valeur. Aussi, la plupart des sondages mettent clairement en évidence que la classe d'âge 18-35 est plus sceptique et plus relativiste que les classes d'âge supérieures (40-65). Cette attitude sceptique me paraît être l'effet d'une conviction assez répandue que le « respect » et « l'ouverture d'esprit » impliquent de ne jamais remettre en cause ou même critiquer les « croyances » des autres, même celles qui paraissent farfelues. Je pense ici au projet subventionné par le CRSH qui prétend « décoloniser la physique de la lumière »!

Ce penchant néo-romantique est, à mon avis, exacerbé par deux grandes tendances à l'œuvre depuis au moins deux décennies : l'individualisme et, surtout, le

Les idées défendues par des gens comme Jean-François Lyotard, Jacques Derrida et Michel Foucault, pour ne nommer qu'eux, représentent assez parfaitement ce dont je parle et se sont d'abord répandues dans le monde des idées, par exemple dans ce qu'on appelle le programme fort en sociologie des sciences, dans le constructivisme radical en éducation, dans les théories dites de l'identité, dans la théorie critique de la race, et dans bien d'autres endroits. Si vous ne connaissez pas ce sujet, je vous invite à la découvrir à travers deux célèbres dénonciations.

La première date de 1996 et a été l'œuvre d'Alan Sokal. Dans son article intitulé : "*Transgresser les frontières: vers une herméneutique transformative de la gravitation quantique*", il prétendait tirer des enseignements profonds et révolutionnaires (pour la culture, la pensée, la civilisation), de la mécanique quantique. En fait, il aboutissait à des conclusions aberrantes ou insignifiantes en proférant au passage des énormités, notamment sur la science et ce en citant à l'appui de ses sottises des universitaires réputés, des épistémologues fameux, des philosophes menant carrière internationale. Et c'était donc eux et elles qui traitaient ainsi de la science, en commettant ces gaffes monumentales que Sokal reprenait à l'appui de son pompeux développement. Avant de le dévoiler comme un canular, Sokal avait réussi à faire publier son texte dans une revue académique...

La deuxième dénonciation est plus récente (2017-2018) et s'appelle *Grievance Studies Affair*, ce que l'on peut rendre comme *la blague des études victimaires*. Les auteurs, James A. Lindsay, Peter Boghossian et Helen Pluckrose, ont proposé et parfois réussi à publier, dans des revues universitaires supposées sérieuses et avec comités de lecture, des articles absolument insensés : un étudiait la culture du viol chez les chiens dans les parcs à chiens ; un autre défendait diverses manières pour faire en sorte que la musculation ne soit pas oppressive pour les obèses ; un autre encourageait les hommes à utiliser des jouets sexuels anaux afin de lutter contre l'homophobie et la transphobie ; un autre encore demandait que les étudiants mâles blancs assistent à leurs cours universitaires enchaînés au sol.

Ce postmodernisme prétend que nous sommes parvenus à un état de civilisation et de la pensée caractérisé par « l'incrédulité à l'égard des grands récits » (Lyotard). Ces grands récits seraient aussi bien ceux de l'émancipation que ceux soutenant la croyance en des valeurs transcendantes (le Vrai, le Beau, le Juste, par exemple).

La société est volontiers décrite en termes de rapports de force entre dominants et dominés et la position adoptée l'est moins en relation avec ce qui est le cas en réalité, que l'on ne peut de toute façon selon eux réellement connaître, que par positionnement en faveur des opprimés.

relativisme. D'un côté, les jeunes se croient souvent justifiés d'opiner sur tout au nom d'une affirmation de soi en principe légitime et en se fiant seulement à leurs sentiments. C'est le « moi, moi, moi »! D'un autre côté, ils poussent le relativisme jusqu'à accepter qu'après tout, *peut-être* que la Terre est plate ou que les Américains ne sont jamais allés sur la Lune. En somme, ils pensent à tort que l'esprit critique ou scientifique est synonyme de douter de tout. Or, ce doute hyperbolique constitue une dérive du véritable esprit scientifique qui, devant un fait, confirmé par plusieurs méthodes indépendantes effectuées par des personnes différentes, considère plutôt qu'il devient irrationnel de douter. Dans un tel contexte, on comprend que, au Canada et au Québec, la rhétorique de certains porte-parole des autochtones qui s'auto-proclament comme étant « gardiens de la nature » et ayant même des « modes de connaissance » différents des autres, n'est jamais interrogée de manière rationnelle, alors qu'elle suppose un curieux essentialisme. Or, depuis le 17^e siècle, le monde moderne s'est développé non pas en mettant de l'avant des approches subjectives invérifiables mais au contraire en inventant des procédés de vérification accessibles en principe à toute personne raisonnable. Il n'y a donc pas de « science occidentale » ou de « savoirs autochtones » mais seulement des connaissances validées ou non. L'origine ou les caractéristiques physiques des personnes qui font des découvertes est une chose et la vérification et la validation de ces connaissances en est une autre qui est intersubjective et donc collective. Ainsi, le fait que la découverte de Crispr-Cas9 ait été faite par les deux chercheuses, Emmanuelle Charpentier et

Ce qu'il faut surtout observer ici c'est, outre le rejet de la vérité au sens qu'il a normalement et cruciallement en science et dans la vie de tous les jours, une minoration voire la disparation de l'individu pensé par les Lumières comme irréductible en droit à ses conditions extérieures et pouvant s'en émanciper (en lieu et place de quoi on a une sorte de tribalisme ...), un simplification extrême de enjeux rendant possible de prendre position sur eux sans trop les étudier puisque tous est affaire d'opprimés et d'opresseurs et que tout (la race, le genre, le sexe, les gènes, la science etc...) est une construction sociale (ce qui signe un anti-intellectualisme).

On observe aussi le rejet de l'importance de la libre circulation et de la libre discussion de toutes les idées, surtout à l'université, et cela, en partie au moins, puisque ce qui doit être tenu pour valable est connu d'emblée et que les opposants ne peuvent être que des êtres immoraux.

On observe encore l'impossibilité de penser le progrès en fonction de valeurs et normes établies et convenues (un anti-progressisme) et l'impossibilité (ou peu s'en faut...) de référer à des normes universelles (un anti-universalisme).

Une part de la vie de l'esprit en est hélas là et avec elle une part de la société et de la conversation démocratique.

Mais une partie seulement, heureusement. En particulier, un bon nombre de gens de gauche pour qui sont chers les idéaux des Lumières, ne se reconnaissent pas dans tout cela et le combattent. C'est avec eux qu'il faut lutter, malgré les insultes et malgré le fait que nos adversaires occupent souvent des positions dominantes.

Il ne faut pas cesser de nous battre. L'enjeu est trop important.

Je termine en disant que je sais que bien des choses menacent en ce moment la conversation démocratique et parmi elles, de graves attaques provenant de la droite et de l'extrême-droite. Mais celles que je viens de nommer en réponse à votre question viennent souvent de milieux qui se décrivent comme progressistes et pour cette raison me troublent particulièrement.

Jennifer Doubna qui se sont méritées un prix Nobel, n'en fait pas une « connaissance féminine »! Une fois confirmée, une connaissance est valide ou non, un point c'est tout et donc accessible en principe à tous. C'est ce qui différencie une opinion ou une croyance d'une connaissance proprement dite. En réponse à la tendance actuelle, il faut rappeler ce qui disait le philosophe Ernest Renan en 1848 : « la critique ne connaît pas le respect; pour elle, il n'y a ni prestige, ni mystère. Elle rompt tous les charmes, elle dérange tous les voiles. Cette irrévérencieuse puissance, portant sur toute chose un œil ferme et scrutateur, est, par son essence même, coupable de lèse-majesté, divine et humaine ».